
■

Présentation

Avouons-le, le thème du séminaire annuel de la CEFAN tenu à l'automne de 1996, dont nous présentons ici les actes, relevait pour une large part du défi. À lui seul, d'ailleurs, le titre choisi, « Échanges culturels entre les *Deux solitudes* », inscrit une tension pour ne pas dire un fort antagonisme entre, d'une part, le sujet à l'étude et, d'autre part, un héritage de perceptions admises. À première vue, le fait de chercher à s'interroger sur les échanges culturels entre deux communautés définies d'avance comme fermées l'une à l'autre peut paraître une incongruité. Aussi, le recours à la célèbre métaphore de Hugh MacLennan exige, je le conçois, quelques explications.

LES « DEUX SOLITUDES » : CLICHÉ ÉCULÉ OU MÉTAPHORE CRÉATRICE

Au départ la métaphore des « deux solitudes » vise à convoquer la littérature et plus précisément les savoirs de la littérature¹. Car, et il n'est pas inutile de le répéter en ces temps dominés par une pensée étroitement économiste, la littérature est aussi un savoir sur le monde, un savoir notamment sur la façon dont les hommes et les femmes vivent en société, entrent en relation et se créent des représentations d'eux-mêmes et des autres.

1. Rappelons que l'auteur de *Two Solitudes*, Hugh MacLennan, convoque lui-même ce savoir de la littérature en empruntant au poète Rainer Maria Rilke le titre de son roman. L'exergue se lit ainsi : « L'amour, c'est deux solitudes qui se protègent, qui s'éprouvent et s'accueillent l'une l'autre. »

À elle seule l'histoire éditoriale du célèbre roman de Hugh MacLennan, *Two Solitudes*, peut servir à illustrer la pertinence de l'interrogation qui est au cœur de la présente publication. Paru en 1945, l'année même où Gabrielle Roy fait paraître *Bonheur d'occasion*, le roman de MacLennan, en dépit d'un succès considérable au Canada anglais, ne connaît sa première traduction française qu'en 1963. En outre, cette traduction paraît en France et non au Québec. Il faut attendre 1978 pour que, sous étiquette Hurtubise HMH et dans une nouvelle traduction de Louise Gareau-Desbois, le roman devienne largement accessible au lectorat québécois.

Rappelons également que le titre du roman de MacLennan a été repris par l'éditeur Pierre Tisseyre au début des années 1970 pour coiffer une nouvelle collection réservée justement à la traduction des œuvres canadiennes de langue anglaise. La « collection des deux solitudes » visait à permettre aux lecteurs francophones de découvrir des auteurs aussi importants que Robertson Davies, Margaret Laurence, ou Mordecai Richler, qu'incidemment de nouvelles traductions (réalisées cette fois par des traducteurs non plus québécois mais européens) font aujourd'hui connaître et apprécier en France. Mais autres temps, autres mœurs, l'initiative de Pierre Tisseyre ne connut qu'un accueil mitigé, ce qui obligea l'éditeur, dans les années 1980 à mettre un terme à l'aventure.

À ces faits, nous pouvons ajouter une évidence : la forte prégnance de la métaphore des « deux solitudes » dans le discours depuis un demi-siècle révèle, au-delà du stéréotype, un constat largement partagé, une idée admise sur la façon d'être traditionnelle de ce pays appelé Canada. On ne peut, me semble-t-il, aborder la réalité des échanges entre les deux cultures majoritaires à l'origine de son établissement sans prendre acte des perceptions qui les accompagnent. En tenir compte, c'est refuser la posture angélique du chercheur qui entend tout reprendre à zéro en ignorant la force des débats publics, passés et présents, qui non seulement participent de la construction du sujet observé, mais qui conditionnent également, qu'il le veuille ou non, qu'il en soit conscient ou non, son propre regard d'observateur. Inclure ces perceptions dans l'approche du phénomène permet aussi et surtout de les inscrire

dans le questionnement en les soumettant, elles aussi, à l'examen. La lecture du présent ouvrage en montre d'ailleurs concrètement les effets.

Une culture ne va pas sans perceptions, vraies ou fausses, sans relents du passé ni rêves d'avenir. Les perceptions populaires, celles qu'on dit du sens commun, les sentiments collectifs à l'égard des réalités sociales font indissociablement partie de cette vision communautaire de soi, qui porte en elle une version particulière de vivre l'humanité et de voir le monde, qu'on appelle « culture ». Interroger la culture française du Québec sous l'angle de ses échanges avec la culture anglophone ne peut laisser à l'écart le poids d'une tradition de pensée, d'un héritage de positions et de prises de position, fussent-elles fondées, peut-on le penser, davantage sur de vieux préjugés ancrés dans la mémoire collective (ou encore sur quelque aveuglement du présent, et n'être, comme le suggère Robert Melançon en clôture du texte qu'il signe dans le présent recueil, qu'un « cliché daté ») que sur une connaissance réelle des faits et de leur mutation contemporaine.

Par ailleurs, et il faut le signaler, le seul fait de consacrer un séminaire et une publication à cette problématique des échanges culturels entre les deux communautés présuppose qu'ils existent. En effet, des siècles de cohabitation et souvent de voisinage assez étroit ne peuvent pas avoir été sans incidences ni effets sur la construction des deux cultures et sur l'acclimatation et la reformulation des deux grandes traditions d'origine, la française et la britannique. Comment et selon quelles modalités se sont effectués ces transferts culturels ? Où en chercher les traces sinon dans les discours et dans les œuvres, et dans ce que Pierre Nora appelle les « lieux de mémoire² » ? C'est donc à la quête de ces traces, tant discursives que physiques, que cet ouvrage entend se consacrer. La question mérite d'être réinterrogée à la lumière des connaissances actuelles et soumise à l'éclairage multidisciplinaire, si rare en milieu universitaire, que permet et favorise la CEFAN.

2. *Les lieux de mémoire* est le titre d'un collectif sur l'histoire de France – 7 volumes – paru chez Gallimard sous la direction de l'historien Pierre Nora.

ÉTAT DE LA QUESTION

Si le thème des transferts interculturels se trouve présentement au cœur de la recherche dans le domaine des sciences humaines, force est d'admettre qu'on s'est encore peu attardé aux échanges entre les deux grandes communautés culturelles et linguistiques qui composent le Canada. Il paraît en effet davantage aller de soi d'interroger les relations de la culture québécoise, ou française d'Amérique, avec la France, les États-Unis, l'Italie ou la Pologne, que de se pencher sur la réalité canadienne, qui fournit pourtant de fait, par sa proximité, un lieu d'exercice et d'examen privilégié. Il faut dire que l'approche de la dualité culturelle canadienne, entendue ici dans son expression traditionnelle et majoritaire, s'enferme depuis quelques années dans les termes d'un multiculturalisme modèle et fortement teinté d'utopisme qui, du fait qu'il ne peut se conjuguer qu'au présent, sert en grande partie à évacuer l'histoire, piégant du même coup l'avenir du dialogue culturel entre les deux peuples fondateurs d'un pays que Jacques Ferron qualifiait déjà d'« incertain ». En ce sens, l'idéologie multiculturaliste, née dans la foulée du règne trudeauiste, telle qu'elle cherche à s'imposer aujourd'hui, constitue, en regard de la problématique du présent ouvrage, non une solution et une ouverture, comme le prétendent certains, mais plutôt une nouvelle façon de complexifier un sujet déjà complexe pour mieux éviter d'en débattre et d'avoir à le résoudre.

En ce sens encore, le titre du roman de Hugh MacLennan (1945), *Two Solitudes*, en ce qu'il pose la difficulté d'un examen de la problématique interculturelle canadienne en termes positifs, paraît toujours on ne peut plus d'actualité. Le séminaire de la CEFAN offrait un cadre idéal à ce réexamen, non seulement des faits, mais aussi des expériences et des perceptions. Les échanges interculturels, pas plus que les productions culturelles elles-mêmes, n'échappent au construit et au préconstruit. Mais comment reprendre la question ? Comment la traduire en objet d'étude ? Le malaise des chercheurs invités allait bientôt rejoindre le mien. Les réalités actuelles ne font-elles pas en sorte que la question peut paraître caduque, close ? Pourquoi avoir invité telle personne plutôt que telle autre ? Comment

les circonstances politiques de l'après-référendum, les opinions politiques de chacun, lorsque celles-ci sont affichées et connues, vont-elles interférer sur le programme comme sur le déroulement du séminaire lui-même ?

À ces premières difficultés, s'ajoutaient deux contraintes : respecter le cadre d'action qui est celui de la CEFAN et marquer la participation du Département des littératures. L'une imposait des limites spatiotemporelles à la problématique et l'autre, l'élection d'un certain regard. Le programme du séminaire et du présent ouvrage, pour répondre à la mission de la Chaire qui est de veiller au développement de la recherche sur la culture française en Amérique du Nord, a donc choisi d'aborder la vaste problématique des échanges culturels entre francophones et anglophones en privilégiant le point de vue francophone et plus spécifiquement, dans les faits, le point de vue des Québécois francophones. Les auteurs invités, comme on pourra en juger, présentent tous un lien fort au Québec. Leurs préoccupations et leurs intérêts, ou même leur lieu de résidence actuelle, s'ils échappent pour certains d'entre eux aux frontières strictes du Québec, n'en conservent pas moins de fortes attaches à l'histoire et au devenir de la culture francophone en Amérique. Et on peut sans doute imputer à la force de ces liens – autant qu'aux difficultés politiques actuelles – la forte teneur émotive de certains textes que nous présentons.

Cinq sous-thèmes structurent le présent ouvrage et proposent un parcours qui va du général au particulier, des déterminations physiques du territoire et de l'habitat aux productions de l'imaginaire. À l'entrée, quatre contributions permettent de poser de grandes balises spatiotemporelles. Les deux premières s'interrogent sur les modes de partage et d'habitation du territoire alors que les deux suivantes s'intéressent aux grands récits de mémoire collective.

NOMMER À DEUX VOIX L'ESPACE ET LE TEMPS

En s'appuyant sur leurs travaux antérieurs, l'un dans le domaine de la géographie l'autre dans le domaine de l'architecture, Serge Courville et Luc Noppen plaident en faveur d'une réévaluation des

lectures héritées et des perceptions admises en levant quelques-uns des écrans discursifs et idéologiques qui se sont progressivement superposés aux faits et aux réalités. On retiendra de la contribution du premier la remise en question de l'idée d'un rétrécissement progressif de l'espace jadis occupé par la communauté d'origine et d'expression françaises. Serge Courville montre, entre autres réalités, que les frontières actuelles du Québec sont à peu de choses près celles des origines de la colonisation et que la référence entretenue à la perte d'un plus vaste territoire nommé l'Amérique française se fonde davantage sur des considérations idéologiques que sur des critères historiques. « Fragment d'empire, espaces perdus, c'est par la négative qu'a été construite l'image du Québec », écrit-il. De son côté, Luc Noppen, en portant son attention sur le « métissage » dont témoigne l'architecture traditionnelle du Vieux-Québec, se livre à des considérations fort similaires. En évoquant la succession des influences françaises et anglaises, il conclut « à la progressive constitution d'un palimpseste qui ne laisse intacte ni l'une ni l'autre des cultures ». À travers les réinterprétations des discours identitaires, s'estomperait donc une grande part de la richesse composite des transferts culturels du passé, mettant en cause les conditions mêmes d'un véritable dialogue interculturel dans le présent.

Du côté de l'histoire, les contributions de Brian Young et de Clément Moisan révèlent, malgré quelques timides tentatives de synthèses, une forte tradition de regards parallèles, de récits autonomes et distincts qui, tant sur le plan sociopolitique que littéraire, ne sont pas encore véritablement parvenus à croiser leurs voies (et leurs voix). Les grands récits qui assurent aux deux grandes communautés linguistiques la transmission d'une mémoire collective semblent toujours s'élaborer en vase clos et en parallèle malgré, comme le dit Clément Moisan, les « efforts des historiens et comparatistes qui ont constamment remis en question les visions de la réalité littéraire [ou sociopolitique] et des sens qui lui ont été successivement donnés ». On retiendra des deux interventions, par ailleurs si différentes dans le ton et la posture, les riches considérations méthodologiques qu'elles contiennent, particulièrement en ce qui concerne le défi et la nécessité pour l'historien

comparatiste d'assumer pleinement la position particulière qui est la sienne, le lieu d'où il parle, comme condition préalable à une prise en compte « objective » des faits marquants des deux séries historiques.

ÉCHANGER D'UNE LITTÉRATURE À L'AUTRE

Avec les contributions suivantes, la réflexion se resserre sur un espace plus spécifiquement littéraire, davantage centré sur les créateurs et leurs œuvres. Richard Giguère et Patricia Godbout se partagent l'examen des échanges entre écrivains des deux cultures sur un plan diachronique. En reprenant une recherche amorcée il y a quelques années, Richard Giguère interroge la période des années 1925-1950 alors que Patricia Godbout, actuellement engagée dans une recherche doctorale sur ce même sujet, prolonge l'examen de la décennie 1950-1960. Tous deux cherchent à cerner et à définir la nature et les modalités des contacts et des influences entre des écrivains, principalement ici des poètes qui, comme le rappelle très justement Richard Giguère, « vivaient et écrivaient à la même époque et dans une même ville [Montréal] » et qui se trouvaient donc « influencés par un contexte québécois et canadien largement commun et, surtout, qu'ils participaient à la même aventure : l'avènement d'une poésie moderne dans leur tradition littéraire respective ». Alors que l'un brosse un large tableau de l'animation intellectuelle, poétique et éditoriale, qui régnait dans la métropole au cours de la première moitié du siècle, l'autre reconstruit la trajectoire et rend compte de l'action de deux figures anglo-montréalaises majeures des années 1950 : Frank Scott et Louis Dudek (dont un choix de poèmes a récemment été traduit en français (Dudek, 1997). On lira avec profit et intérêt les résultats et les conclusions de ce vaste et minutieux examen.

À la suite de cette revue plus institutionnelle, prennent place les témoignages de deux écrivains qui ont choisi de vivre et d'écrire à la croisée des deux langues officielles de ce pays. Gail Scott, anglophone d'origine et de culture, vit à Montréal et partage les combats et les espoirs de ses concitoyens de langue française tout en

continuant à écrire dans sa langue maternelle. À l'inverse, Daniel Poliquin réside à Ottawa dans un milieu majoritairement anglophone et poursuit en français son œuvre de traducteur et de romancier. Quels effets sur l'écriture et la vision des réalités culturelles canadiennes ces formes particulières d'« exil » linguistique produisent-elles ? On verra que les expériences ainsi que les positions, bien qu'opposées sur le plan des engagements politiques, traduisent dans les deux cas un certain effacement des frontières et des différences culturelles au profit de solidarités nouvelles. L'exemple de Gail Scott invite en outre à réfléchir aux effets transculturels du féminisme. Il y a là un phénomène extrêmement intéressant, qu'aborde par ailleurs aussi Betty Bednarski dans son article, et qui, pour une plus juste évaluation de notre propos dans sa dimension contemporaine, aurait mérité une étude à lui seul.

Si déjà quelques-uns des auteurs présents dans ce recueil, dont Daniel Poliquin, évoquent de façon oblique l'importance de la traduction dans les échanges interculturels, les contributions de Robert Melançon et de Betty Bednarski permettent d'aborder le sujet de plein fouet. Les deux auteurs évoquent, de manière différente mais complémentaire, les difficultés, les écueils de même que les richesses que peuvent constituer les référents culturels dans le passage d'une langue à l'autre. Traduire une langue, mais aussi une culture : telle était la proposition qui leur avait été soumise. Robert Melançon y répond en puisant dans ses expériences de poète traduit et de lecteur et de traducteur des œuvres de David Solway, d'Earle Birney et d'Abraham Moses Klein. Chez Betty Bednarski, l'œuvre de Jacques Ferron, qui ne cesse de nourrir et de relancer sa réflexion sur la traduction et sur les questions d'identité culturelle, celle de l'autre comme la sienne, constitue le fil d'Ariane de son propos. En complément, elle offre un inventaire fort pertinent de la traduction littéraire entre anglophones et francophones. On trouvera, en annexe du texte de Betty Bednarski, la très riche bibliographie qu'elle a eu la générosité d'offrir aux étudiants du séminaire.

En fin de volume, deux contributions étudiantes, en reposant sur le terrain des œuvres littéraires la problématique à l'origine et au cœur de ce séminaire, permettent d'enrichir le tour d'horizon et la

réflexion. Dans un premier temps, Lyne Desaulniers-Martineau compare deux romans parus en 1945, *Bonheur d'occasion* et *Two Solitudes*, sous l'angle des rencontres de type amoureux, ou plus largement affectif, entre des personnages issus des deux cultures. Comment ces deux romans marquants dans l'histoire des deux littératures et des deux peuples mettent-ils en scène les rapports amoureux ? Quelles figures du « discours amoureux », pour reprendre l'expression de Roland Barthes, s'y trouvent dessinées ? Nicolas Houle, quant à lui, s'intéresse aux tensions et aux ambiguïtés de la quête identitaire qui se font jour dans l'œuvre multiforme comme dans la trajectoire de Gérard Bessette qui, on le sait, a partagé sa vie et son imaginaire entre les « deux solitudes ». La cartographie s'avère minutieuse et passionnante.

EN GUISE D'ENVOI

Au terme de cette présentation, on me permettra quelques réflexions qui, sans avoir l'ambition d'un bilan ou d'une synthèse, demeurent tributaires des propos tenus par les cosignataires du présent ouvrage. Le séminaire a été pour moi l'occasion de plusieurs découvertes. D'abord celle d'une méconnaissance, mais aussi d'une immense curiosité à l'égard de la culture de ce voisin si proche qu'il arrive qu'on le retrouve en soi. Les voies parallèles d'un destin que l'histoire et la politique ont voulu commun font que nous vivons encore aujourd'hui, comme au temps de Hugh MacLennan, en quasi étrangers. S'il est juste de rappeler qu'il existe au Canada et au Québec plusieurs « solitudes », il demeure que l'étendue de silence qui de toute évidence sépare encore les deux langues et les deux cultures majoritaires, cultures et langues de l'intégration canadienne ou québécoise, se répercute aussi douloureusement dans ces autres « solitudes » communautaires qui peuplent et enrichissent le pays.

Ces dernières années, quelques tentatives heureuses de rapprochement et de dialogue interculturels ont marqué la scène culturelle. Je n'en mentionnerai que deux qui me semblent exemplaires. La première qui réunit à Montréal dans des lectures croisées des écrivains des deux langues sous le titre de « *Write pour*

écrire ». Ces soirées sont le fruit d'une étroite collaboration entre l'Union des écrivains québécois et la Writer's Union of Canada. La seconde initiative relève du domaine de l'édition. Plusieurs ouvrages visant à engager ou à accroître le dialogue entre les membres des deux cultures ont récemment paru. On retiendra l'essai de Donald Smith, *D'une nation à l'autre. Des deux solitudes à la cohabitation* (1997), et le livre d'entretiens, intitulé *Deux sollicitudes*, réunissant Margaret Atwood et de Victor Lévy-Beaulieu (1996). Cependant, ces liens entre les deux cultures majoritaires du Canada – qui se trouvent aussi présentes, mais dans un rapport démographique inversé au Québec –, qu'il faut souhaiter plus nombreux et plus étroits et qui se vivent déjà de façon très harmonieuse chez certains, ressortissent au plan individuel et au plan des petites communautés.

Ces exemples individuels et ponctuels d'intégration des deux cultures, de métissage culturel demeurent cependant difficilement transférables sur le plan collectif. Deux ordres d'expériences, de valeurs et de droits sont en cause ici. Les relations entre les deux cultures seront d'autant plus harmonieuses que les individus des deux côtés sauront multiplier les lieux et les occasions d'échanges et de fraternisation tout en reconnaissant que les destins collectifs, s'ils s'enrichissent des expériences individuelles, les traversent et les débordent, sans s'y résoudre. Sur ce plan, la réponse demeure politique.

* * *

REMERCIEMENTS


Qu'on me permette ici de remercier très chaleureusement tous les collaborateurs du présent ouvrage. Ce sont leurs textes qui donnent tout son sens à cette publication comme ce sont leurs interventions qui ont donné forme et substance au séminaire que j'ai eu le bonheur d'animer. Que soient aussi remerciés les étudiants inscrits et les participants occasionnels qui, par la vivacité de leur intérêt et l'intelligence de leurs commentaires, ont enrichi les discussions et permis que les rencontres soient un lieu véritable de recherche et d'interrogation. Grâce à eux, ce séminaire s'est révélé

une merveilleuse expérience d'échanges intellectuels et d'ouverture à l'Autre. Je tiens également à remercier de leur confiance à mon endroit et de leurs pertinents commentaires les membres du comité scientifique de la CEFAN. Ma pensée va à Fernand Dumont qui n'aura pas pu prendre connaissance des travaux réalisés dans le cadre d'un séminaire qu'il avait honoré de son intérêt et de sa confiance.

Ma reconnaissance s'adresse également à Jeanne Valois qui, avec gentillesse et efficacité, a veillé à l'organisation matérielle de ce séminaire comme de la présente publication. Je ne saurais oublier Joseph Melançon qui le premier a songé à me confier la direction de ce séminaire et qui se trouvait à terminer avec la fin de ce séminaire son mandat de titulaire de la Chaire. Participant fidèle et attentif de chacune des séances, il a contribué par son humour et par son savoir à maintenir les discussions, qui se sont avérées souvent très animées, à ce haut niveau d'intelligence et de cordialité qui tout au long du trimestre, de l'avis de tous les participants, les a caractérisées.

À tous ceux que j'ai nommés et à tous les responsables et artisans de cette publication, mes remerciements les plus sincères, en espérant que le présent ouvrage leur procure, comme à tous les lecteurs intéressés par la problématique des échanges culturels, un peu de l'enrichissement que ce séminaire multidisciplinaire m'a donné, malgré des circonstances cruelles sur le plan personnel, l'occasion de connaître et de vivre.

Marie-Andrée Beaudet



Bibliographie

- Atwood, Margaret, et Victor Lévy-Beaulieu (1996), *Deux sollicitudes. Entretiens*, préface de Doris Dumais, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles.
- Dudek, Louis (1997), *Dudek, l'essentiel : anthologie portative de Louis Dudek*, choix des textes et traduction de Pierre DesRuisseaux, Montréal, Tryptique.
- MacLennan, Hugh (1945), *Two Solitudes*, New York, Duell, Sloan et Pierce.
- MacLennan, Hugh (1963), *Deux solitudes*, traduction de Louise Gareau-DesBois, Paris, Spès.
- MacLennan, Hugh (1978), *Deux solitudes*, traduction de Louise Gareau-DesBois, édition revue et corrigée, Montréal, Hurtubise HMH.
- Smith, Donald (1997), *D'une nation à l'autre. Des deux solitudes à la cohabitation*, Montréal, Stanké.